

# *Zone Blanche*

Histoire de Francesco Dabar

Mathieu Pirro

Mathieu Pirro

# Zone Blanche

*Histoire de Francesco Dabar*

© Mathieu Pirro, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4522-4

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

***Dabar*** : parole en hébreu

***Tristan*** : en colère, qui se révolte

***Francesco*** : libre, affranchi

# I

Il en avait plus qu'assez. Depuis quelques temps l'abattement le disputait à une rage mal contenue. Contre tous, contre ce que ce monde était devenu. On s'était parlé de moins en moins. Et puis on ne s'était plus parlé du tout. Par besoin de sécurité, c'est à dire par peur, cette attitude s'était imposée comme quelque chose de normal. Puis de légitime. Enfin, on en avait fait un texte de loi. Un paquet de lois même, pour protéger et garantir « le droit au bien-être de chacun.e dans l'espace public ». Dans la vie de tous les jours, les gens s'évitaient toujours davantage, dans les bars, les aéroports, les halls de gare et les magasins. La rue n'était plus l'endroit des rencontres possibles et du jeu du hasard. Il était en voie de disparition le hasard, à grands coups de statistiques, d'études de marché et d'algorithmes pour baliser des chemins cadrés qui désiraient s'aseptiser eux-mêmes. Les pavés des villes avaient perdu leur joie. Aussi bien celle des filles que des garçons. La grisaille était parfaitement paritaire.

On n'arpentait plus vraiment les avenues, on n'y venait plus non plus. Elles avaient cessé de mériter leur nom. L'espace public ne donnait à voir le plus souvent qu'un enchevêtrement de solitudes s'ignorant les unes les autres. Tout ce qui avait été lieu de passage se muait en un théâtre désenchanté de stratégies de contournement où les acteurs ne montraient plus guère que l'envie de quitter la scène pour rentrer à la maison le plus vite possible.

Parmi les formidables astuces de la modernité inventées pour ne pas avoir à se parler, le téléphone avait la primeur de son ressentiment. Le petit écran individuel, le mouchard, l'araignée électronique mangeuse de cervelle et dévoreuse d'attention cristallisait sa colère triste. Il vitupérait contre cette invention de malheur. Ça n'était peut-être pas l'objet en lui-même qui avait façonné ces comportements effarouchés mais de toute évidence, il les favorisait grandement et les décuplait. Toujours le nez dans son doudou dernier cri, on vivait projeté sans cesse dans un ailleurs virtuel où on ne se trouvait pas. Arraché au socle ainsi qu'au sol de sa présence, on trimballait sa morgue dans une froideur apprêtée, histoire de garder ses distances. Jamais là où on était et toujours un peu quelque part dans le lointain, mais pas vraiment non plus. Un enfermement constant dans un entre-deux bâtard que la société toute entière avait accueilli et célébré comme un gain de communication et une véritable libération. On avait écrit jadis quelque part « le travail rend libre. » Dans ses

moments d'ironie les plus acerbes, il en venait à considérer que c'était un peu du même acabit. Pour éviter d'avoir affaire aux autres, il suffisait de loucher sur son appareil. Et tant qu'on avait les yeux dans son portable, on ne prêtait pas attention à ce qui se passait autour de soi. Chaque jour il avait l'impression de contempler passif et impuissant le spectacle d'un monde glissant peu à peu dans un gouffre, un désert, un néant clinique et connecté surplombant le vide de leurs vies asséchées.

Engager la conversation avec quelqu'un qui n'était pas de sa famille était désormais interdit. Tout comme le fait d'aborder une personne à qui on n'avait pas été officiellement présenté selon le « protocole légal de relation sociale sécurisée ». C'était le nom du machin. Et si jamais un homme osait parler à une femme sans être ni son cousin ni son fils ou en dehors de tout rapport professionnel, il était automatiquement inculpé sous le motif « d'agression sexuelle mentale et de désir non autorisé ». Pourtant il essayait encore. Plus ou moins discrètement, il s'aventurait à parler à des inconnus qui ne lui répondaient pas et le fuyaient.

Chaque jour, il recommençait comme un forcené, désespérément. Et chaque jour charriait son lot de frustrations, de rencontres avortées, de tentatives idiotes et éperdues de rencontrer l'autre. Il ne s'agissait même plus de rencontrer quelqu'un, non simplement de rencontrer l'autre. L'autre, c'était à présent cette denrée rare qui se laissait de moins en moins approcher, voir et sentir.

En regardant le monde se noyer dans une mer d'écrans, il criait famine à l'intérieur sans pouvoir imaginer qu'il fût le seul. Il devait bien avoir parmi les inconnus et les passants croisés ça et là quelques personnes qui partageaient son sentiment. Dans le même temps, les rencontrer lui semblait de plus en plus impossible. C'était pourtant mû par ce désir persistant qu'il avançait sous le soleil de juin avec pour seul compagnon de marche un vent léger, quand la lumière aux premiers jours de l'été ne brille pas encore de cette blancheur sans pitié qui vient écraser le sud de la France. Il sentait la brise discrète sur sa nuque et dans son dos qui venait adoucir ses errances urbaines de fin d'après midi.

Il observait, sans cesse. À la fois parce qu'il espérait débusquer dans l'attitude de ses contemporains le signe d'un début de changement ou de révolte, et en même temps pour se conforter dans l'idée que les choses ne bougeraient pas toutes seules.

Il n'osait pas encore s'avouer l'inéluctable. Qu'il faudrait passer à l'acte, réveiller les endormis, choquer, bousculer, être violent peut-être.

La lucidité est-elle moins lourde à porter quand elle est partagée ? Il s'en voulait parfois de ne pas pouvoir agir seul. Il s'en trouvait lâche, en dessous de son idéal. Était-ce un idéal d'ailleurs ou simplement un cri contenu ? C'était une douleur qui ne pourrait s'apaiser qu'en contemplant son reflet dans d'autres yeux que les siens. Il ne lui manquait presque rien, une goutte d'eau pour faire déborder son vase ou bien un partenaire. Il allait bientôt trouver les deux.

Francesco Tristan Dabar avait dépassé les quarante-cinq ans mais ne les faisait pas. On le prenait encore souvent pour un trentenaire, le genre d'individu que l'on qualifie aisément d'éternel jeune homme, sans famille et dégagé de toute responsabilité. On lui enviait son apparente indépendance, avec l'indolence de ceux qui semblent avoir conservé leur légèreté d'adolescent. Un oiseau sur la branche. En vérité, bien peu soupçonnaient le poids de sa solitude. Jusqu'ici, il s'en était plus ou moins accommodé mais désormais, les nouvelles lois décuplaient son isolement. Elles le rendaient invivable. Les choses devaient changer ou il disparaîtrait. Il avait cette envie tous les jours : le leur arracher des mains, enlever leur portable aux premières personnes croisées dans la rue et leur intimer de se parler à nouveau. Peut-être ce petit acte de rébellion isolé et insignifiant, viendrait-il enrayer comme par miracle les rouages de la machine à la façon d'un grain de sable fondateur. Une poussière de prophétie annonçant le début d'une ère nouvelle. Évidemment il rêvait. Son obsession ressemblait davantage à une utopie nerveuse qu'à un projet précis. Mais les changements de société prennent souvent racine dans les nerfs. Les bouleversements commencent lorsque les respirations deviennent impossibles. Quand le réflexe de survie prend le visage du refus et se fortifie dans les boyaux, il traverse parfois l'épiderme et peut déclencher un torrent.

Son sommeil était un problème. Lorsque la nuit avait été suffisamment réparatrice, il se réveillait soulagé. Il n'avait pas oublié ses périodes d'insomnie chronique où il pouvait enchaîner quatre nuits blanches tout juste ponctuées de phases très courtes d'endormissement. De minuscules sommes d'épuisement. Il y songeait comme on se rappelle avoir traversé un pays en guerre dont le souvenir vous hante et qu'on est finalement parvenu à fuir mais auquel on repense longtemps après avec effroi. Chaque nuit de sommeil à peu près normale l'en éloignait un peu. C'était déjà une consolation, la première joie de la journée avant que ses angoisses ne le reprennent.

Un matin d'été, après une nuit correcte, il alla prendre un café en ville sur l'artère principale de la petite ville provençale près de laquelle il vivait, une

grande rue qu'il n'aimait pourtant pas particulièrement, préférant les recoins moins touristiques du centre-ville. Mais il n'avait pas eu le courage de marcher plus longtemps et s'était assis à la première terrasse relativement épargnée par la foule qu'il trouvât .

En rêvassant, il se remémora ces vieux films de Bertrand Blier qu'il avait vu enfant, dans lesquels les personnages se parlaient de façon nette et franche, au mépris des conventions. Ce ton surprenait d'abord, on ne le rencontrait pas dans la vie courante et puis on comprenait qu'ils avaient raison de se parler ainsi. Parce que cette sincérité, qui aurait été dévastatrice dans la vie réelle les maintenait fidèles à leurs désirs profonds. Parce qu'elle empêchait en eux le renoncement à soi et les gardait de l'embourgeoisement du cœur, celui qui place quoique ce soit au dessus du sentiment. Ces personnages ne réussissaient pas forcément leur vie mais ils réussissaient leur âme. Et Francesco les aimait. Ils avaient beau être imaginaires, il leur trouvait plus d'existence qu'à ses contemporains. En même temps, le souvenir de ces films était cruel. Il s'agissait d'œuvres de fiction et ce simple fait semblait marquer une impossibilité. Cette parole libre et vraie n'était donc pas de ce monde ? Fallait-il se résigner à choisir entre la sincérité et le commerce des hommes ? En tout cas, lui mesurait la distance abyssale entre ce qu'il aurait voulu et ce qu'il vivait. La vérité c'est que depuis toujours, les relations humaines pâtissaient de cet écart. On n'en finissait pas de crever de ne pas se parler ainsi. Et voilà qu'on ne se parlait quasiment plus du tout. À l'époque de leur sortie, bien avant les nouvelles lois iniques, ces films faisaient déjà scandale. On trouvait leur ton outrageux et transgressif. Aujourd'hui ils étaient parfaitement immontrables. D'ailleurs on ne les montrait plus, ils étaient interdits. Tant de choses étaient interdites.

Son esprit faisait des aller-retour entre ses souvenirs cinématographiques et ses voisins de terrasse. Il était coutumier de ces attitudes affligeantes mais socialement admises qui consistaient pour un couple ou un groupe d'amis à passer tout leur temps assis sans décoller les yeux de leur téléphone, le tout emmuré dans une expression d'indifférence cadencée vis à vis de tout ce qui n'était pas sa propre table.

Cela ne le surprenait plus même s'il ne pouvait s'y résigner. Mais c'est un événement d'une autre nature qui le choqua plus que tout le reste.

Une mère et son fils vinrent s'asseoir non loin de lui. Il émergea de ses pensées. Le petit garçon déjà babillant mordait avec les dents qu'il n'avait pas encore sa peluche en l'agitant frénétiquement pour inciter sa mère à jouer. Il



exprimait naturellement son besoin d'amour, et le spectacle émouvait Francesco qui y voyait la beauté de la vie en acte. La mère attira également son attention pour d'autres raisons. Elle était plutôt belle, brune, assez fortement maquillée portant une jupe de cuir et dotée de larges boucles d'oreilles en forme d'anneaux. Malheureusement se dit-il en l'observant plus avant, elle s'inscrivait tout à fait dans ce type de trentenaires bourgeoises chez qui le souci de l'élégance n'est pas complètement soutenu par une intelligence à la hauteur de leur inquiétude. En un mot, il la trouvait un peu vulgaire en dépit d'un visage plutôt bien dessiné. Il cessa de la regarder du coin de l'œil et se mit à lire. Il n'y fit plus attention et l'oublia. L'enfant était bruyant mais Francesco fut suffisamment absorbé par sa lecture pour l'occulter. Quand il releva la tête dans leur direction, il vit le garçonnet qui s'épuisait à attirer le regard de sa mère tandis que celle-ci s'affairait sur son téléphone, ponctuant les tapotages sur son clavier de petits « oui mon chéri, oui oui, maman est occupée », d'abord mi tendres mi agacés puis franchement blasés. L'enfant ne renonçait pas et continuait de plus belle, se faisant plus plaintif et sonore. Mais en vain. La mère perdait désormais patience, elle cessa d'envoyer des messages et appela directement l'amie avec qui elle conversait par textos. D'une main elle tenait son portable et de l'autre berçait vigoureusement la poussette pour calmer son rejeton sans le regarder toutefois, ce qui n'aidait pas le petit garçon à retrouver sa quiétude. Ni le sentiment d'être aimé. Finalement, l'enfant se mit à serrer la peluche contre lui, le visage renfrogné et sanglotant doucement. « Qu'il est pénible en ce moment, s'exclama la mère, je te rappelle ma chérie, on ira se faire un spa ! ». Le sourire disparut de son visage à la seconde où elle raccrochait. Elle se leva d'un geste brusque et visiblement énervée, fourra les affaires de son fils dans le dos de la poussette en décrétant qu'elle en avait assez et qu'il était temps de rentrer à la maison. Il les vit s'éloigner alors que l'enfant pleurait toujours.

Son livre ouvert sur les genoux, Francesco contemplait ce désastre discret.

Loin de réunir les gens, le réseau déversait son acide sur les liens humains les plus profonds. Il avait le pouvoir d'accaparer l'attention d'une mère et vous isolait dès le plus jeune âge. D'autres se seraient accommodés sans mal de la scène, parce que bien sûr les enfants, ça n'est pas facile et parfois ma bonne dame on s'impatiente. Sauf que oui mais non. Il trouvait cela insupportable.

Le soir même il osa. Alors qu'il lui fallait passer par une série de ruelles mal éclairées pour rejoindre sa voiture, il aperçut à quinze mètres devant lui la silhouette d'un homme courbé qui marchait lentement en manipulant son

téléphone avant de le placer contre son oreille. Cela devait être une personne déjà un peu âgée aux gestes mal assurés. L'homme parlait fort. La communication s'établissait mal. Francesco, conscient de son courage relatif, estimait que c'était là la victime idéale. Une femme, il n'aurait pas pu. Un homme sans doute capable de se défendre, non plus. Celui-ci ferait parfaitement l'affaire. Francesco accéléra. Le vieux passant était absorbé par sa conversation. Il ne sentit pas dans son dos la main qui passa par dessus son épaule, empoigna l'appareil alors que de l'autre main, Francesco pressait son poignet pour lui faire lâcher prise. L'homme dont les forces étaient faibles céda facilement, non sans crier de surprise et de peur. Francesco envoya immédiatement le portable s'exploser contre les briques et continua sa course.

Les débris du téléphone retombèrent en éclats autour d'une poubelle au coin de la rue. Les morceaux de plastique et la batterie gisaient au milieu de détritrus à l'odeur d'urine. En se retournant sans ralentir, il le vit tituber et se rattraper au mur contre lequel s'affala son dos de sexagénaire trop vieux pour de pareilles aventures. Le vieil homme, une main contre la paroi se tenait maintenant la poitrine en essayant de respirer, choqué et tremblant de tout son être.

Deux rues plus loin, Francesco tomba à la renverse. Ces quelques secondes venaient de consumer toutes ses forces et l'intégralité de son souffle. Il avait pris son élan, agressé l'homme et prit la fuite sans respirer dans une tension musculaire totale. Dès lors qu'il fut hors de vue, il s'effondra à genoux. Ses mains heurtèrent le sol et sa face en sueur sentit le pavé brûlant des soirées d'été mordre sa joue dans l'atmosphère étouffante et poisseuse des villes plombées par la canicule. Les nuages se dissipèrent. Un clair de lune baignait maintenant la ville, si intensément que tout semblait scruté, déshabillé et mis à nu dans l'impossibilité de la dissimulation et du mensonge. L'astre mort plein de cette lucidité d'argent vit s'affaïsser Francesco de tout son long sur l'asphalte comme pris de convulsions mais incapable d'émettre le moindre son alors que ses oreilles sifflèrent violemment pendant les quelques secondes les plus longues et les plus lourdes de sa vie. L'envie de vomir lui tenaillait le ventre. Ses tempes se firent douloureuses comme si on lui sciait les tympans avec une lame rouillée et souillée de la culpabilité qui lui compressait la poitrine. Il lui semblait que la veine de son cou allait éclater. Il se mit à pleurer comme un gosse, comme un chien peut-être. Il avait attaqué un innocent, infligé souffrance et terreur à un pauvre homme qui ne lui avait rien fait.

Mais c'était fait. Il était passé de l'autre côté. Toujours à même le sol, il reprit lentement sa respiration avant de sentir en lui le remords se muer en un